



Croyances de la Gaule mérovingienne

Les leçons de l'histoire et de l'archéologie funéraire

De même que pour les essais de reconstitutions sociales, l'archéologie funéraire a été utilisée de longue date, avec plus ou moins de bonheur, pour l'approche des croyances à l'époque mérovingienne. Ne tenant pas toujours compte du contexte historique, celle-ci s'est le plus souvent traduite par une problématique simpliste, les usages funéraires étant censés refléter tour à tour le paganisme et le christianisme.

Alain DIERKENS et Patrick PÉRIN

Les sources écrites

Les sources écrites mérovingiennes concernant la mort, peu nombreuses, offrent l'inconvénient d'être inégalement réparties dans le temps et dans l'espace, ce qui limite d'emblée leur portée générale. Les sources narratives fournissent quelques informations générales sur les sépultures, mais celles-ci sont le plus souvent atypiques ou concernent une infime partie de la population (tombes de saints ou de saintes, de rois, d'évêques, d'abbés ou, plus rarement, de membres de l'aristocratie). Le relevé méticuleux des mentions de sarcophages, de tombes, de cimetières dans l'œuvre de Grégoire de Tours a livré pour sa part un nombre de références appréciable, mais de peu d'utilité pour notre propos actuel. Quant aux sources normatives, telles les lois ou les canons des conciles, bien qu'elles soient souvent considérées comme reflétant fidèlement

la réalité en mettant en évidence des pratiques déviantes ou recommandées, elles concernent surtout des cas exceptionnels ou problématiques. Il est dès lors toujours difficile de savoir si ces prescriptions sont le miroir du comportement quotidien du peuple ou si elles ont été exagérées, peut-être préventivement, par leur rédacteur, les matières traitées (de nature et d'importance très différentes) ayant été retenues en fonction des nécessités et des problèmes qui, ponctuellement, se posaient au souverain convoquant l'assemblée ou aux évêques réunis en concile.

Les données archéologiques

C'est à Édouard Salin que l'on doit la première synthèse sur les pratiques funéraires en Gaule mérovingienne, exposées en détail dans *La civilisation mérovingienne*, véritable bible pour plusieurs générations d'historiens et d'archéologues. Cependant, des études plus récentes, fondées sur une documentation archéologique largement renouvelée, ont mis un bémol à une grande partie de ses conclusions. S'appuyant, faute de mieux, sur des fouilles anciennes ou de qualité médiocre,

Stèle de Niederdollendorf, VII^e siècle,
Bonn, Rheinisches Landesmuseum.
© D.R.



le savant lorrain avait ainsi eu tendance à ritualiser, parfois à outrance, les coutumes funéraires barbares, se complaisant en particulier dans les pratiques rituelles d'enclouage, de mutilation, de décapitation dont beaucoup n'étaient en fait établies ni archéologiquement, ni anthropologiquement. C'est pourquoi il faut rappeler les limites des apports possibles de l'archéologie des sépultures à la connaissance des pratiques funéraires et des rites de la mort en Gaule mérovingienne, avant de tenter leur interprétation en termes de croyances.

La masse documentaire aujourd'hui disponible est plus qu'hétéroclite. Elle est constituée en grande majorité de cimetières partiellement fouillés, ce qui limite leur possibilité d'analyse dans la durée (de leur création à leur abandon). D'autre part, la répartition des cimetières fouillés est très inégale : on a ainsi davantage exploré les cimetières mérovingiens de la moitié nord de la Gaule (les dépôts funéraires ayant un caractère plus attractif) que ceux de la moitié sud. De plus, même dans le nord et l'est de la Gaule, la densité des cimetières fouillés dépend de l'activité des archéologues. Enfin, on rappellera que les cimetières urbains, de par leur nature, ont toujours été fouillés (quand ils pouvaient l'être) de manière très fragmentaire.

Il convient également de constater, en ce qui concerne le territoire de la Gaule, que nous sommes toujours largement tributaires d'une documentation archéologique de qualité médiocre, moins bien sûr au niveau des objets mobiliers qu'à celui des gestes funéraires. Ce constat ne s'applique pas seulement aux fouilles anciennes, mais aussi, hélas, à un certain nombre de fouilles récentes pour lesquelles la documentation publiée, de qualité inégale et insuffisante, n'autorise pas l'exploitation, notamment statistique.

Néanmoins et heureusement, à côté de publications allemandes, belges, néerlandaises et suisses, nous disposons désormais pour le nord de la France de plusieurs travaux récents qui autorisent ce genre d'étude (fouilles des cimetières de Frénouville et de Saint-Martin-de-Fontenay (Calvados), explorés exhaustivement, ou de ceux de Bulles (Oise), Saint-Vit (Doubs), Cutry (Meurthe-et-Moselle) et Erstein (Bas-Rhin), très largement fouillés). Ces sites sont les seuls à permettre une approche réellement scientifique des pratiques funéraires mérovingiennes, sans que l'on puisse toutefois préjuger de leur portée générale. En effet, en l'état actuel des connaissances, il est évident que si certaines pratiques semblent avoir été largement partagées (organisation des cimetières, types de tombes, position des corps), d'autres, plus discrètes, ont connu de notables variations d'un lieu à l'autre, aussi bien dans l'espace que dans le temps (aménagements des tombes, offrandes funéraires, etc.).

Les contraintes du contexte historique

Pendant longtemps, et parfois encore aujourd'hui, tant en Allemagne qu'en France, l'examen des pratiques funéraires mérovingiennes a été placé sous le signe simpliste d'un dualisme paganisme/christianisme. Tandis que certains usages, effectifs ou considérés comme établis, étaient placés sous le signe du paganisme (dépôts d'objets dans les sépultures, offrandes alimentaires, oboles à Charon, décors jugés païens), on recherchait avec avidité les témoins du christianisme par le biais de certaines positions des corps, d'usages funéraires particuliers, de motifs chrétiens reproduits sur les stèles funéraires, les sarcophages ou les objets mobiliers. Si quelques chercheurs, notamment francophones, se sont élevés contre ces positions caricaturales et ont contribué à une certaine normalisation de l'interprétation historique des données archéologiques, rien n'est totalement acquis aujourd'hui, comme en témoignent des publications récentes. Il convient donc de rappeler succinctement le contexte historique dans lequel doivent s'insérer les interprétations des données archéologiques.

On considère aujourd'hui que la Gaule mérovingienne était de religion catholique officielle depuis la fin du IV^e siècle en ce qui concerne sa population gallo-romaine majoritaire, puis depuis le début du VI^e siècle pour ses minorités franques. Par ailleurs, même si les sources hagiographiques de l'époque mérovingienne concernant la Gaule intérieure plaident parfois en faveur d'une lutte contre le paganisme (voir le célèbre épisode de Vulfilaïc détruisant une statue de Diane dans les Ardennes, à quelques lieues d'*Epoissum vicus*, agglomération secondaire où existait une école paroissiale), il faut concevoir pour cette époque un paysage religieux omniprésent : églises des villes et des agglomérations secondaires, oratoires érigés dans les campagnes par l'aristocratie, monastères de plus en plus nombreux à partir de la fin du VI^e siècle, etc. Quant à la population, si l'on se réfère aux sources ecclésiastiques, elle était chrétienne, le baptême étant obligatoirement dispensé dès la petite enfance, ainsi que l'atteste une liturgie baptismale fondée depuis le V^e siècle sur le rôle de substitution des parrains. À la différence de ses périphéries septentrionale et orientale, où demeurent effectivement des terres de mission dont l'objectif est la conversion de païens authentiques, le royaume mérovingien proprement dit n'est donc que le lieu d'actions contre des résistances populaires et/ou traditionnelles jugées contraires à une christianisation en profondeur. Le plus souvent, les canons des conciles ne dénoncent pas des usages à proprement parler païens, mais des pratiques telles que la magie, la sorcellerie, la divination et, plus largement, les superstitions qui, on le conçoit aisément,



échappent dans une vaste mesure sinon totalement au domaine de l'archéologie, funéraire en particulier.

Les pratiques funéraires que révèle l'archéologie dans les cimetières ruraux et surtout urbains (ces derniers étant toujours associés à des églises) de la Gaule mérovingienne doivent donc être replacées et interprétées dans un contexte chrétien potentiel, ces usages ne semblant guère avoir concerné l'Église. En effet, à quelques exceptions près (comme les violations de tombes ou les réinhumations dans une même tombe), les usages funéraires échappent aux textes normatifs civils et religieux connus, qu'il s'agisse des lieux ou des modes de sépulture. On est par conséquent amené à conclure, comme le prouvent formellement les inhumations effectuées à l'intérieur même des lieux de culte, que l'Église a toléré ou ignoré ces pratiques car elles n'avaient pas à ses yeux de caractère religieux, mais seulement des implications sociales.

Pratiques funéraires ordinaires et croyances

L'orientation des sépultures

La question des axes privilégiés des tombes mérovingiennes a fait couler beaucoup d'encre, la prédominance de leur orientation (défunts avec le regard tourné vers l'est) ayant souvent été interprétée dans une perspective chrétienne. Rappelons seulement que le

passage généralisé de l'incinération à l'inhumation, consommé pour la Gaule au IV^e siècle, a eu pour corollaire une organisation spatiale des tombes et donc tout naturellement leur distribution en rangées plus ou moins régulières. Ainsi, comme bien des exemples l'attestent, la notion de « cimetières par rangées » (les « *Reihengräberfelder* » de la littérature archéologique allemande) n'a pas été la seule pratique usitée durant le très haut Moyen Âge, et elle ne saurait être considérée comme un fait culturel de tradition germanique. Cet alignement des tombes, lié à la notion de cimetières extensifs, avec des fosses bien individualisées, commence à disparaître dès la fin de la période mérovingienne et est consommée quand les tombes s'accumulent sans ordre apparent autour des lieux de cultes, les défunts souhaitant reposer au plus près des saints et des reliques.

La discussion sur l'origine et l'interprétation des axes prédominants des tombes à l'époque mérovingienne a été largement débattue et l'est encore. À quelques exceptions près, les défunts sont enterrés, nous l'avons dit, le regard plus ou moins tourné vers l'est, avec une orientation prédominante pour chaque cimetière.

Vue aérienne de la nécropole et de la chapelle de Saleux Les Coutures (Somme), fouilles d'Isabelle Catteddu.

© Isabelle Catteddu, Inrap



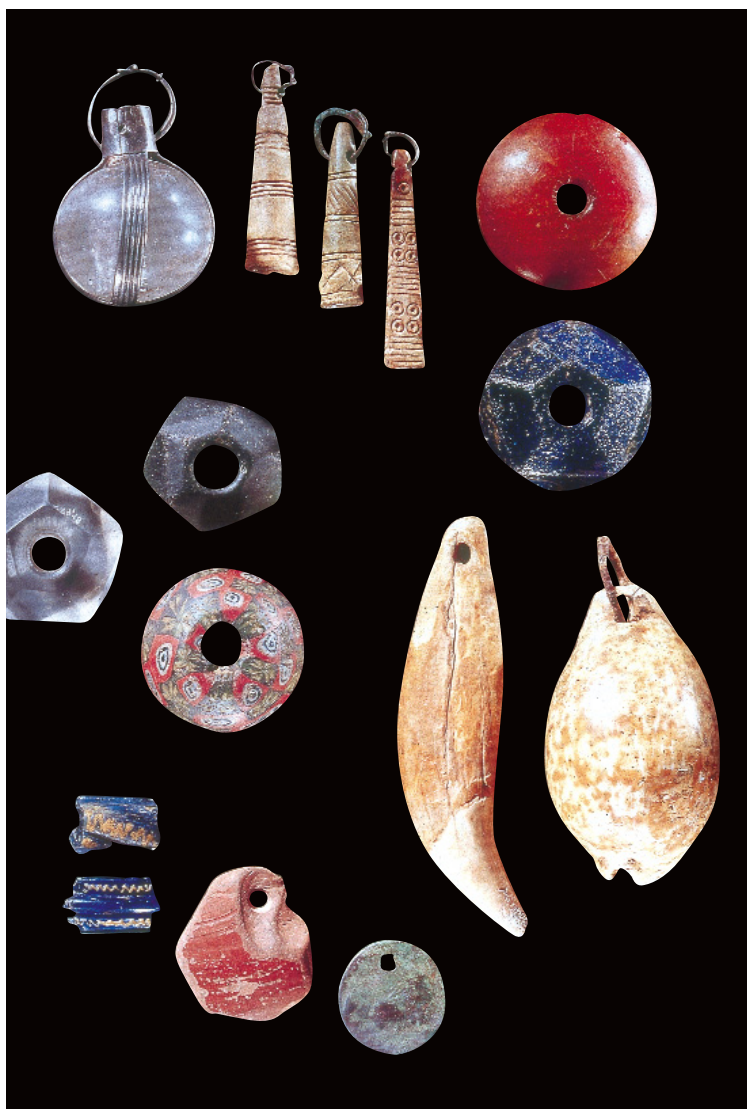
Celle-ci est souvent tributaire des mouvements de terrain, nombre de cimetières étant situés sur des pentes faisant face à l'habitat correspondant. Souvent tentée, dans la perspective d'un prétendu culte solaire germanique, la mise en relation de l'orientation des fosses avec les mouvements apparents du soleil, tout au long de l'année ou à certaines périodes, ne s'est jamais révélée convaincante. Quant à l'interprétation chrétienne de cet usage, toujours très répandue, elle est sujette à caution puisque des tombes orientées existaient déjà dans les cimetières ruraux à une époque où la christianisation des campagnes était loin d'être accomplie. Il est pour l'instant impossible de conclure sur ce point sans un réexamen sérieux, mené à une large échelle géographique et chronologique, de la documentation archéologique. Les traditions et/ou les raisons pratiques qui ont décidé de l'orientation des tombes nous échappent encore et nous échapperont peut-être toujours, sans qu'on puisse décider s'ils ont été en relation avec des croyances.

Les offrandes et dépôts

Certains usages funéraires reconnus dans les cimetières mérovingiens ont volontiers été mis en relation avec des survivances du paganisme, telles les oboles funéraires dites à Charon et les offrandes alimentaires. Comme des inventaires récents l'établissent, de telles coutumes sont en fait rares, sinon exceptionnelles en Gaule cisrhénane. Les offrandes monétaires placées dans la bouche ou dans la main des défunts, si fréquentes au cours de l'Antiquité tardive, ne concernent dans chaque cimetière mérovingien que quelques tombes, en général précoces, même s'il existe des récurrences postérieures. Quant aux offrandes alimentaires dûment identifiées, elles sont rares en deçà du Rhin et ne semblent pas correspondre à des lois générales, même si la nature et la variation de ces dépôts et leur répartition au gré des sexes et des âges attestent certaines règles. Plutôt que des coutumes à proprement parler païennes, il paraît donc préférable d'y voir les dernières manifestations de traditions culturelles provinciales romaines de l'Antiquité tardive.

Il en est probablement de même pour la présence de vases dans les sépultures. Si cet usage existe encore à l'époque mérovingienne, il apparaît très atténué par rapport à la fin de l'Antiquité. Dans le nord de la Gaule, le dépôt de plusieurs vases, réminiscence du service de table courant dans la population provinciale romaine, est exceptionnel et ne concerne que des sépultures précoces de personnes jouissant d'un statut social élevé. Par la suite, le dépôt de vaisselle, quand il existe, se limite à un seul vase. L'interprétation païenne de cette coutume, encore très répandue, ne résiste pas à la critique puisqu'elle est pratiquée dans des cimetières qui sont chrétiens de fait et qu'elle est bien attestée pour des sépultures établies dans des églises, telle la tombe d'Arégonde à Saint-Denis.

On nuancera de la même manière l'interprétation au premier degré et dans une optique païenne – ce que propose le plus souvent l'érudition allemande – des amulettes que l'on rencontre davantage dans les sépultures féminines que masculines : pendentifs en cristal de roche ou ambre, dents d'ours, défenses de sanglier, coquillages, etc. De tels objets n'ont sans doute pas été liés à des cultes spécifiques, mais portés en raison d'un caractère prophylactique ou apotropaïque qui nous échappe mais que leur possesseur leur attribuait par tradition. On ne peut évidemment exclure que certains d'entre eux aient aussi été choisis pour des raisons esthétiques, pour leur caractère de curiosité ou pour des motifs sentimentaux qui demeurent cachés à l'historien.



Amulettes mérovingiennes, dans Die Alamannen, catalogue de l'exposition de l'Archeologischen Landesmuseum de Stuttgart, 1997, p. 439. © D.R.

De la signification de quelques usages funéraires exceptionnels

Certains usages spécifiques, exceptionnels en Gaule mérovingienne, méritent un examen particulier car, à la différence des oboles ou des offrandes alimentaires funéraires, ils ne trouvent pas leur ancrage dans le milieu provincial romain, terre d'accueil de nombre de migrants germaniques, mais dans le *Barbaricum* germanique d'outre-Rhin. Il s'agit de l'incinération, des tombes sous tumulus, habituellement associées à des chambres funéraires, et des tombes de chevaux ou de chiens. La carte de répartition de ces pratiques montre qu'elles se situent aux marches septentrionales et orientales du monde mérovingien, de l'embouchure du Rhin aux champs Décumates, et qu'elles correspondent à des territoires alors effectivement païens qui feront l'objet de missions (développées intensivement aux VII^e et VIII^e siècles) dès le VI^e siècle. Le caractère païen de certaines de ces coutumes est confirmé par des sources de peu postérieures à la période, telle la *Capitulatio de partibus Saxoniae* (vers 785) qui condamne explicitement la pratique de l'incinération et l'érection de tumulus.

En Gaule mérovingienne du Nord, ces pratiques funéraires ne peuvent guère être interprétées en terme de croyances, des explications sociogéographiques étant plus convaincantes. Le vaste tumulus surmontant la tombe de Childéric et les chevaux sacrifiés qui y étaient associés doivent ainsi moins au paganisme du défunt qu'à la mise en œuvre d'un faste funéraire royal qui trouve ses meilleurs parallèles dans les cours barbares d'Europe centrale et orientale. La chose n'a rien d'étonnant quand on se souvient que Childéric demeura au début de son règne en exil en Thuringe et que, revenu en Gaule, il fut rejoint par la reine Basine qu'il épousa. C'est sans doute elle qui, avec son entourage thuringien, régla à Tournai les funérailles de son époux, en 481 ou 482. Quant aux tombes à incinération, sous tumulus ou accompagnées d'une inhumation de cheval, le plus souvent précoces, elles sont peu nombreuses sur la rive gauche du Rhin et totalement exceptionnelles dans le nord de la Gaule intérieure, à la différence de la rive droite du Rhin et du sud-ouest de l'Allemagne. Elles apparaissent en général comme des cas particuliers dans les cimetières où, sauf exception, on ne peut les considérer comme des tombes fondatrices. L'hypothèse la plus plausible est que ces tombes isolées sont celles de personnes venues individuellement du *Barbaricum* païen et enterrées dans des cimetières déjà chrétiens, avec des coutumes funéraires qui n'ont apparemment pas suscité d'interdits de la part de l'Église du fait de leur caractère résolument ethnique et social. C'est ce qui explique, à notre avis, que de telles coutumes soient

éphémères et ne survivent pas à une génération, du fait de l'acculturation des éventuels descendants de ces étrangers.

Les témoins archéologiques de la christianisation de la Gaule

S'il faut évacuer les pseudo-témoins archéologiques de survivances du paganisme en Gaule, c'est avec les mêmes réserves que l'on doit aborder la question des témoins archéologiques de la christianisation. Cette question concerne en fait moins la période mérovingienne que l'Antiquité tardive. De l'édit de tolérance de Constantin en 313 à l'édit de Théodose en 391, paganisme et christianisme coexistent dans l'Empire romain. L'impact archéologique possible de cette situation en Gaule n'a pas encore été abordé de façon globale et critique. Le fonctionnement des sanctuaires païens au IV^e siècle a été évoqué pour nombre de monuments, mais sans qu'il soit possible d'en dégager des règles générales. En effet, l'évolution chronologique de ces édifices est le plus souvent difficile à établir et repose sur des critères numismatiques dont on connaît les limites. Quant à la date de fondation des nouveaux lieux de culte chrétien, qu'il s'agisse des cathédrales, des baptistères, des basiliques urbaines ou des basiliques funéraires suburbaines, le bilan chronologique est tout aussi aléatoire car il est rarement démontré archéologiquement, mais découle le plus souvent de considérations historiques. Si les progrès rapides de la christianisation sont globalement bien reflétés par la multiplication des sanctuaires, les survivances du paganisme restent enfin difficiles à estimer et à quantifier par le biais du fonctionnement des lieux de culte concernés. Il en est de même pour les cimetières dont l'évolution, au IV^e et au V^e siècle, ne reflète pas à première vue le passage très progressif de la Gaule du paganisme au christianisme. Les sépultures *ad sanctos* qui se multiplient auprès des basiliques chrétiennes suburbaines ne témoignent pas d'usages funéraires particuliers (contenants, positions des corps, etc.) par rapport à celles que l'on peut encore présumer païennes, sinon quelquefois par la présence d'épithames ou de motifs figurés sur des sarcophages affirmant la foi chrétienne des défunts. C'est en ayant en mémoire ce contexte qu'il convient d'aborder la période mérovingienne. Nombre d'auteurs ont prétendu mesurer la progression de la christianisation à cette époque par la statistique des motifs chrétiens (ou présumés chrétiens) figurés sur les objets mobiliers déposés dans les sépultures. En réalité, comme le montre l'examen de plusieurs milliers d'assemblages funéraires publiés, les motifs chrétiens avérés, rarement antérieurs à la fin du VI^e siècle, sont peu nombreux et la plupart du temps peu éloquents.



Le faste funéraire de Childéric et ses influences orientales

L'un des acquis les plus spectaculaires des fouilles menées de 1983 à 1986 par Raymond Brulet dans l'environnement de la tombe de Childéric à Tournai, près de l'église Saint-Brice, a été de démontrer qu'elle avait été surmontée par un vaste tumulus de 20 à 40 m de diamètre, à l'instar des grandes tombes dites « royales » scandinaves, anglo-saxonnes et danubiennes. Or, du fait de sa date précoce, le tumulus de Childéric (mort en 481 ou 482) doit être considéré comme le plus ancien tertre royal d'Occident pour la fin de l'Antiquité et le début du Moyen Âge. Les origines de tels monuments, qui n'ont pas d'antécédents directs dans la tradition funéraire occidentale (romaine ou germanique) du Bas-Empire, se situent en Europe centrale et orientale où on les rencontrent chez les Huns et leurs vassaux iranophones (les Alains)



et germaniques (par exemple les Gépides) à la fin du IV^e siècle ou durant la première moitié du V^e siècle. La présence de chevaux sacrifiés autour du tumulus de Childéric, pareillement révélée par les fouilles de Raymond Brulet, est aussi une coutume originaire d'Europe orientale où elle s'est développée dès l'époque romaine, notamment chez les populations iranophones de Crimée. Soit le cheval était déposé entier à côté du défunt, soit il s'agissait juste de son crâne, comme on le constata dans la tombe de Childéric lors de sa découverte en 1653. Les cas de sépultures collectives de chevaux sont exceptionnels et toujours associés à des personnages dont le mobilier funéraire atteste le haut rang, comme à Beckum (Westphalie), Alach (Thuringe) ou Žuran (Moravie). Une partie de l'armement de Childéric témoigne aussi d'indéniables influences orientales, comme l'association d'une épée longue et d'un sabre effilé ou scramasaxe, tous deux offrant des décors de poignée et de fourreau en tôle d'or cloisonnée d'une mosaïque de grenats provenant d'Inde. Le style et le décor des accessoires vestimentaires et de harnachement qui accompagnaient le défunt sont comparables à ceux des tombes royales ou princières d'Apahida (Roumanie). On peut enfin ajouter que le lourd bracelet en or que Childéric portait était un symbole de pouvoir royal dans les cours germaniques d'Europe centrale et orientale de l'époque des grandes migrations. Comment expliquer la convergence de ces influences orientales, alors inconnues en Occident, dans la tombe de Childéric, roi germanique occidental mais aussi administrateur du

Pièces d'orfèvrerie ayant appartenu à la poignée et au fourreau de l'épée de Childéric. © D'après *L'or des princes barbares. Du Caucase à la Gaule, V^e siècle après J.-C.*, Paris, Réunion des musées nationaux, 2000 / D.R.

Décors d'orfèvrerie cloisonnée du scramasaxe de Childéric.

© D'après *L'or des princes barbares. Du Caucase à la Gaule, V^e siècle après J.-C.*, Paris, Réunion des musées nationaux, 2000 / D.R.

nord-ouest de la Gaule pour le compte des Romains ? C'est dans les *Dix livres d'histoire*, popularisés sous le nom d'*Histoire des Francs*, de l'évêque Grégoire de Tours que l'on peut trouver une explication. Grégoire relate en effet que Childéric qui, selon lui, se conduisait mal vis-à-vis des femmes de son peuple, avait été contraint à l'exil et avait bénéficié vers 460 de l'hospitalité du roi de Thuringe, Bisin. C'est là qu'il avait séduit, toujours selon le chroniqueur, l'épouse de son hôte, Basine, qui devait le rejoindre en Gaule au retour de son exil et être la mère de Clovis. Il est évident qu'au contact de la cour thuringienne (et probablement des cours barbares voisines), Childéric a pu avoir connaissance non seulement des modes vestimentaires propres aux élites de ces régions, mais aussi de leurs fastes funéraires. Il est également possible que Basine et son entourage thuringien aient joué un rôle dans l'organisation à la mode orientale des funérailles de Childéric, opérées aux portes mêmes d'une ville romaine qui était un siège épiscopal. Le faste funéraire dont le roi franc bénéficia ne s'imposa pas à la dynastie mérovingienne naissante : son fils Clovis, baptisé, fut enterré en 511 dans l'église des Saints-Apôtres (future Sainte-Geneviève) qu'il avait fait édifier à Paris au sommet de l'actuelle montagne Sainte-Geneviève. ■

P. P.

BIBLIOGRAPHIE

PÉRIN Patrick et KAZANSKI Michel, « La tombe de Childéric, le Danube et la Méditerranée », *Villes et campagnes en Neustrie. Sociétés, économies, territoires, christianisation*, sous la direction de Laurent Verslype, Montagnac, Monique Mergoïl, 2007, p. 29-37.

La tombe de Clovis

Grâce aux *Dix livres d'histoire* de Grégoire de Tours (IV, 1), nous savons que Clovis, décédé en novembre 511, fut inhumé dans le *sacrarium* de la basilique des Saints-Apôtres de Paris (future abbatale Sainte-Geneviève), là où furent enterrés par la suite ses petits-fils, Theudoald et Gontaire, fils de Clodomir, assassinés vers 524 par leurs oncles Clotaire et Childebert, sa fille Clotilde (épouse du roi wisigoth Amalaric), décédée en 531, et finalement son épouse Clotilde, morte vers 544. Après eux, la famille royale mérovingienne ne devait plus utiliser cette basilique pour ses sépultures. Aucune tradition n'a apparemment conservé à l'abbaye Sainte-Geneviève le souvenir de l'emplacement, même approximatif, de ces tombes insignes. On ignore également l'emplacement originel du gisant de Clovis, réalisé dans les années 1220-1230 et installé dans le chœur de l'église haute au moins depuis 1627 (il se trouve aujourd'hui dans la basilique de Saint-Denis). C'est donc sans fondement que les premiers historiens de l'abbaye ont voulu situer l'emplacement de ces diverses tombes dans la crypte située sous le maître-autel de l'église haute, où se trouvait le sarcophage de sainte Geneviève (morte vers 502) sur lequel Clovis avait fait élever les Saints-Apôtres. Avant sa démolition pour vétusté, Napoléon I^{er} fit effectuer en 1807 des fouilles dans la nef de l'église Sainte-Geneviève afin de rechercher les tombes de Clovis et des siens. On leur attribua à tort la première rangée de sarcophages, mitoyens de la crypte Sainte-Geneviève, qui, bien que mérovingiens, étaient en fait largement postérieurs aux dates de décès des personnes inhumées. Grâce à une meilleure connaissance du vocabulaire de Grégoire de Tours, on peut assurer aujourd'hui que le terme « *sacrarium* » n'a pu désigner ni le sanctuaire ni le chœur, comme on l'a longtemps cru. En revanche, il peut être interprété sans conteste comme



Vue générale des fouilles exécutées en 1807 dans la crypte de l'abbaye Sainte-Geneviève, aquarelle d'Alexandre Bourla, Paris, Bibliothèque nationale de France. © D.R.

l'annexe d'un lieu de culte proche du chœur. Dans la mesure où il est vraisemblable que, selon les usages du temps, le chœur de la basilique de Clovis a été centré sur la sépulture de sainte Geneviève, sans doute placée dès l'origine dans une *memoria* à laquelle on pouvait accéder, c'est donc à la périphérie de l'ancienne crypte médiévale qu'il convient de situer le *sacrarium*, celle-ci ayant conservé le sarcophage de pierre de sainte Geneviève jusqu'à la destruction de l'abbaye. Un examen attentif du plan des fondations des chapelles rayonnantes de l'abbatale médiévale montre le caractère particulier de celle qui est la première au nord. Offrant des fondations particulièrement massives, à la différence des autres, elle n'est pas tout à fait perpendiculaire à l'axe de l'église et semble de ce fait échapper aux travaux de reconstruction de l'abbatale à compter du XI^e siècle. En nous fondant sur d'autres parallèles de l'époque paléochrétienne, notamment à Rome et Constantinople, sinon même en France (crypte de l'église Saint-Étienne de Déols), nous avons donc émis dès 1989 l'hypothèse que les fondations de cette chapelle médiévale avaient pu reprendre celles du *sacrarium* primitif. Cette hypothèse, naturellement à vérifier, a été largement acceptée par la communauté scientifique française et internationale, et sa vérification archéologique est envisageable. En effet, lors de la démolition de l'ancienne abbatale

Sainte-Geneviève, l'extrémité de la chapelle rayonnante nord a été conservée dans la mesure où elle était encastrée dans le bas-côté sud de l'église Saint-Étienne-du-Mont qui, édifiée postérieurement en mitoyenneté, avait dû l'envelopper. On s'est donc borné à murer sur la rue, dans l'alignement de la façade sud de Saint-Étienne-du-Mont, l'ouverture qui résultait de la destruction de la partie méridionale de cette chapelle, dont l'extrémité nord, alors dotée d'une porte donnant sur le collatéral sud de l'église, sert aujourd'hui à l'accueil paroissial. Comme en témoignent les relevés d'Albert Lenoir (1867), le sous-sol de la chapelle rayonnante nord de Sainte-Geneviève communiquait avec la crypte. Il n'est donc pas douteux que son extrémité nord, conservée dans Saint-Étienne-du-Mont, possède toujours son sous-sol, dont on ignore cependant s'il a été comblé ou non. Des investigations archéologiques sont possibles aujourd'hui, qu'il s'agisse de la reconnaissance du sous-sol de l'extrémité de cette chapelle ou des vestiges de la nef et du chœur de l'ancienne église Sainte-Geneviève qui subsistent, à peine arasés, sous l'actuelle rue Clovis. ■

P. P.

BIBLIOGRAPHIE

PÉRIN Patrick, « La tombe de Clovis », *Media in Francia. Recueil de mélanges offerts à Karl-Ferdinand Werner à l'occasion de son 65^e anniversaire par ses amis et collègues français*, Maulévrier, Hérault / Paris, Institut historique allemand, 1989, p. 363-378.

À la recherche du baptistère de Clovis Les fouilles de la cathédrale de Reims

Si Grégoire de Tours, dans ses *Dix livres d'histoire*, indique que Clovis reçut le baptême des mains de l'évêque Remi de Reims, il ne précise pas où se déroula la cérémonie. Néanmoins, par déduction logique, l'historiographie admet que ce fut vraisemblablement au siège de l'évêque, c'est-à-dire Reims. Lors des travaux de restauration de la cathédrale, dramatiquement bombardée au cours de la Première Guerre mondiale, l'architecte en chef des Monuments historiques Henri Deneux fut amené à opérer des fouilles dans le sous-sol de l'édifice ainsi qu'au nord de celui-ci. De 1919 à 1932, il mit au jour les vestiges des édifices ayant précédé la cathédrale gothique actuelle, reconnaissant notamment le chevet de la cathédrale romane, des substructions carolingiennes puis d'autres attribuées par lui à la cathédrale primitive reconstruite par saint Nicaise au début du V^e siècle. Au nord de la cathédrale, à la hauteur du début de la nef, il exhuma un édifice carré doté à l'intérieur de quatre niches d'angle qu'il identifia comme étant le baptistère de Clovis, attribution alors très largement acceptée par le monde scientifique. En vue de la célébration

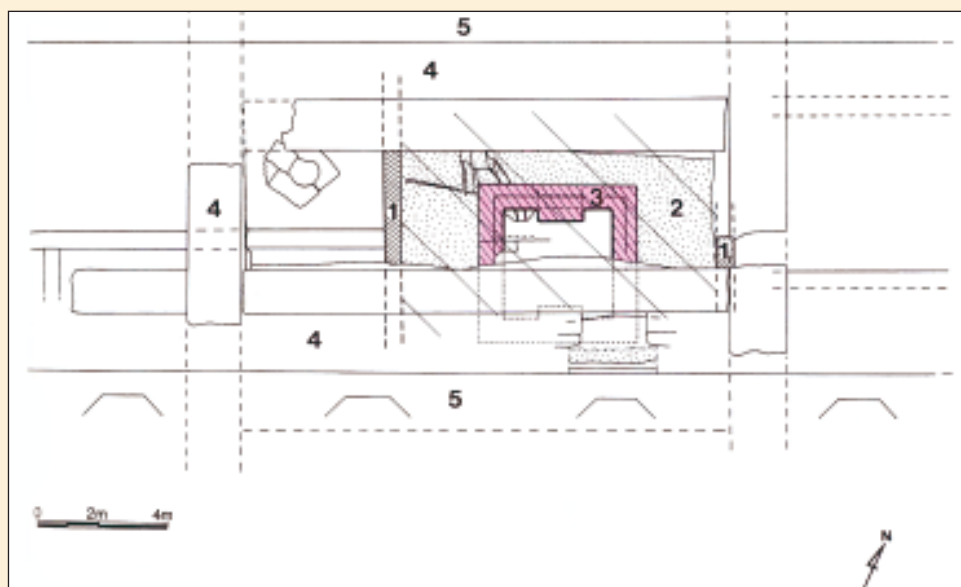
nationale du 1500^e anniversaire du baptême de Clovis, fixée à l'année 1996 selon la chronologie traditionnelle, de nouvelles fouilles furent menées à partir de 1992 dans le sous-sol de la cathédrale ainsi que dans la crypte archéologique qui conservait les vestiges découverts par Henri Deneux au nord de l'édifice. Conduites par Robert Neiss, conservateur régional de l'archéologie de Champagne-Ardenne, et Walter Berry, archéologue de l'Association pour les fouilles archéologiques nationales (AFAN), ces recherches ont permis de réviser une partie des interprétations de Henri Deneux. Il apparaît ainsi clairement que le pseudo-baptistère faisait en réalité partie d'un ensemble thermal du III^e siècle, arasé au début du IV^e siècle lors de la construction de nouvelles salles chauffées. Ce bâtiment n'ayant pas été réutilisé au seuil de l'époque mérovingienne, il ne pouvait en aucun cas correspondre à un baptistère paléochrétien. En revanche, les fouilles menées dans des secteurs épargnés par les installations de chauffage modernes ont permis de reconnaître sous la cinquième travée de la nef des vestiges qui ont pu correspondre à un baptistère.

Il s'agit d'un bassin quadrangulaire de 3 m de large et 0,30 m de profondeur pourvu sur deux de ses côtés d'un emmarchement permettant d'y descendre. Une cuve très certainement baptismale fut ensuite aménagée dans l'angle nord-ouest de ce bassin, avec un dispositif d'adduction et d'évacuation de l'eau correspondant au système des baptistères paléochrétiens. Cette cuve fut réduite ultérieurement. Selon Walter Berry, dont la prudence est exemplaire, le grand bassin pourrait dater du V^e siècle et donc correspondre à l'époque du baptême de Clovis; les cuves ultérieures datent quant à elles des VI^e et VII^e siècles. On remarquera pour finir que ce baptistère primitif aurait été situé, comme à Aoste et dans d'autres cathédrales paléochrétiennes, à l'extérieur de l'édifice, dans l'axe de la nef. ■

P. P.

BIBLIOGRAPHIE

DENEUX Henri, *Dix ans de fouilles dans la cathédrale de Reims, 1919-1930*, *Bulletin de la Société des amis du vieux Reims*, Reims, Matot-Braine, 1944.
NEISS Robert et BERRY Walter, « Reims et le quartier de la cathédrale », *Archéologia*, 326, sept. 1996, p. 20-32.
NEISS Robert et BERRY Walter, « Reims. Cathédrale et baptistère », *Les premiers monuments chrétiens de la France*, t. 3. *Ouest, Nord et Est*, Paris, Picard, 1998, p. 105-111.



Zone des installations baptismales mises au jour lors des fouilles de Walter Berry : le bassin de la première phase.

1. Murs clôturant l'espace
2. Sol en béton rouge
3. « Bassin »
4. Fondations du massif occidental carolingien
5. Fondations de l'église du XIII^e siècle.

© Ph. Berbet / D.R.



Plaque-boucle de Ladoix-Serrigny (Côte-d'Or), seconde moitié du VI^e siècle ou début du VII^e siècle. © D.R.

Il s'agit bien souvent de simples croix. Les représentations chrétiennes significatives avec des scènes vétéro ou néotestamentaires, parfois complétées par des inscriptions aidant à leur décodage, sont rares et limitées à des garnitures de ceinture du territoire de l'ancien royaume burgonde. Pourtant, les autres parties du *regnum Francorum* – Neustrie, Austrasie et Aquitaine – où ces figurations sont exceptionnelles ou absentes bénéficiaient des mêmes traditions chrétiennes. On peut notamment s'interroger sur le cas de l'Aquitaine où les garnitures de ceinture de bronze du VII^e siècle comportent de façon prédominante des motifs géométriques ou un étonnant bestiaire.

En fait, ce ne sont pas les objets personnels emportés dans la tombe qui constituent les meilleurs témoins d'une affirmation chrétienne, mais les monuments funéraires proprement dits (stèles, épitaphes, sarcophages), du moins quand ils portent des motifs chrétiens significatifs. Ces derniers furent parfois soumis à des interprétations trop hâtives, telle celle, classique, de la stèle de Niederdollendorf (près de Bonn) dont une face représentant un homme armé et accosté de serpents en train de se peigner est considérée comme païenne, tandis que l'autre face, qui montre un personnage nimbé tenant une lance assimilé au Christ triomphant, est perçue comme chrétienne ; ou encore celle de la plaque-boucle de Ladoix-Serrigny (Côte-d'Or) dont la représentation assez fruste d'un cavalier, peut-être nimbé, brandissant une hache et une lance, monté sur un cheval ithyphallique, accosté d'un quadrupède et accompagné d'une inscription chrétienne, illustre avant tout un syncrétisme populaire.

Prudence et discernement

Il est donc nécessaire de relativiser les apports possibles de l'archéologie en ce qui concerne les croyances du très haut Moyen Âge. Les témoins souvent allégués des survivances du paganisme, en l'occurrence essentiellement des pratiques funéraires, ne résistent pas à la critique car ils ressortissent à la sphère sociale et populaire et sont sans réelle consistance religieuse ; quant aux témoins archéologiques de la conversion, ils ne peuvent servir à mesurer utilement sa progression, mais se bornent à illustrer logiquement un phénomène irréversible que les sources écrites suffisent à cerner. ■

BIBLIOGRAPHIE

- DIERKENS Alain, « Cimetières mérovingiens et histoire du haut Moyen Âge. Chronologie, société, religion », *Acta historica bruxellensia*, vol. 4, *Histoire et méthode*, Bruxelles, Presses universitaires de Bruxelles, 1981, p. 15-70.
- DIERKENS Alain, LE BEC Claire et PÉRIN Patrick, « Sacrifice animal et offrandes alimentaires en Gaule mérovingienne », *Archéologie du sacrifice animal en Gaule romaine. Rituels et pratiques alimentaires*, sous la direction de Sébastien Lepetz et William van Andringa, Montagnac, Monique Mergoïl, 2008, p. 279-299.
- EFFROS Bonnie, *Caring for Body and Soul. Burial and the Afterlife in the Merovingian World*, University Park (Penn.), Penn State University Press, 2002.
- EFFROS Bonnie, *Merovingian Mortuary Archaeology and the Making of the Early Middle Ages*, Berkeley / Los Angeles / Londres, University of California Press, 2003.
- HALSALL Guy, *Cemeteries and Society in Merovingian Gaul. Selected Studies in History and Archaeology, 1992-2009*, Leyde, Brill, 2010.
- HEN Yitzhak, *Culture and Religion in Merovingian Gaul, A.D. 481-751*, Leyde, Brill, 1995.
- SALIN Édouard, *La civilisation mérovingienne d'après les sépultures, les textes et le laboratoire*, t. 4 : *Les croyances*, Paris, Picard, 1959.
- YOUNG Bailey, « Paganisme, christianisation et rites funéraires mérovingiens », *Archéologie médiévale*, 7, 1977, p. 5-83.